L'ANCIENNETÉ ET L'EXPANSION DU PEUPLE ROUMAIN D'APRÈS LA TOPONYMIE, L'ONOMASTIQUE ET SA LANGUE.

I. LE TERRITOIRE DE FORMATION DU PEUPLE ROUMAIN ET DE LA LANGUE ROUMAINE.

Personne, aujourd'hui, ne conteste la latinité de la langue roumaine. Les savants étrangers aussi bien que les roumains admettent, sans distinction, que la langue roumaine a pour base la langue latine vulgaire, de laquelle elle a, d'ailleurs, été formée, — ainsi que ses sœurs d'Occident, — mais dans des circonstances différentes et ayant subi d'autres influences.

Il y a cependant divergence quant au territoire où s'est formée la langue roumaine; sur l'origine ethnique de ceux qui l'ont parlée sur ce territoire, et qui la parlent encore aujourd'hui; sur la manière dont elle s'est répandue, elle et le peuple roumain, et sur l'époque de cette extension.

Les uns ont cru que le berceau du peuple roumain a été uniquement dans la Dacie; d'autres uniquement dans la Péninsule Balcanique (Illyrie, Mœsie); beaucoup s'accordent à croire qu'il a pris naissance aussi bien dans l'une que dans l'autre; très peu ont pensé aux bords de l'Adriatique, etc. [1].

---

[1] On peut trouver, presque en entier, la bibliographie concernant cette question, chez A. Philippide, *Originea Românilor*, I, Iași, 1925, p. 662 et suiv., de même que dans le livre de vulgarisation de A. Sacerdoțeanu, *Considerații asupra istoriei Românilor în evul mediu* (considérations sur l'histoire du peuple roumain au moyen-âge), Les preuves de la continuité et les droits des Roumains sur les territoires actuels, Bucarest, 1936 (la traduction de l'ancien

Quels que soient les efforts de l'histoire et de la philologie

---

ouvrage revue et complétée: *Considérations sur l'Histoire des Roumains au Moyen-Âge*, Paris, 1929). Consulter en dernier lieu, N. Iorga, *Istoria Românilor*, vol. I-er et II-e, Bucarest, 1936, en commençant par le I-er vol., 2-e partie du Livre IV, p. 307 et suiv.). On peut, mais avec beaucoup d'attention, se servir du pamphlet, aux grandes prétentions scientifiques mais d'une érudition d'emprunt et plein d'interprétations fausses et tendancieuses, de Tamás (Treml) L., *Rómaiak, románok és oláhok Dácia Trajánában*, Budapest, 1935 (traduit en français dans *Archivum Europae centro-orientalis*, Budapest, t. I, 1935, et t. II, 1936).

Comme preuve de ces affirmations, je donne ici quelques exemples caractéristiques. Je m'occuperai ailleurs de l'ouvrage en son entier.

Aux pages 121, 197—198 et 218, devant prouver qu'au XIII-e siècle il y avait peu de Roumains dans l'Ardéal, et, m'imputant à moi que, je « me tais » sur un document de l'année 1293, il change l'*ac* de « universos Olacos in possessionibus nobilium vel quorumlibet aliorum residentes *ac* praedium nostrum regale Scekes vocatum, ordinassemus revocari, reduci et etiam compelli, redire invitos » (voir Zimmermann-Werner, *Urkundenbuch*, etc., I, p. 195, n° 264, auquel il se réfère), avec Hunfalvy (*Az Oláhok története*, I, p. 381 et suiv.) et János Székely (*Roumains et Hongrois en Transylvanie*, dans la *Revue des Études Hongroises*, VI, 1928, p. 274), en « *ad* praedium nostrum », etc.; de la sorte, il peut, évidemment, grouper tous les Roumains de l'Ardéal, du XIII-e siècle, sur le territoire d'un seul domaine royal, celui de *Secaş* (*Szekes* en hongrois). Karácsonyi dans un de ses ouvrages publié au *Századok* en 1910 avait fait la même erreur; N. Iorga, dans son *Ist. Rom. din Ardeal şi Ungaria*, vol. I, Bucarest, 1915, p. 65, l'avait corrigée.

À la page 141, n. 41, il dit que *Στρόγγες* de Procopiu ne peut s'accorder avec le grec *στράγξ*, car « tous les dérivés grecs ont le radical *στραγγ-* ». Mais s'il ne s'était basé unquement sur une faute évidente d'impression dans mon ouvrage: *Românii în secol. IX—XIV pe baza toponimiei şi onomasticei*, Bucureşti, 1933, p. 62, où je montre que le roumain « *strungă* » doit dériver du grec (il s'agit de « < * *στρογγύλος* » au lieu de « *στρογγύλος* ») et s'il avait ouvert Boisacq, *DEG*^{2}, qu'il cite après moi, ou Walde, LEW^3, s. v. *stringo*, ou n'importe quel dictionnaire grec, il aurait trouvé *στρογγύλος* (<* *στραγγύλος*), *στρογγυλαίνω*, *στρογγυλίξω*, *στρογγύλλω*, *στρογγυλόω*, *στρογγυλότης*, et il aurait alors compris qu'un rapport entre *Στρόγγες* et *στράγγξ* est possible.

Pour pouvoir réfuter l'explication *Ontelke* (p. 186—187) et *Onuz*, *Vonucz*, de n. pers. *Onu*, *Onuţ* (p. 189), il affirme que dans la langue roumaine on ne peut employer de nom de personne sans aucun suffixe comme nom topique (p. 188, n. 143) quoiqu'on puisse donner toute une liste de cette catégorie de noms (cf. *Acmar* < *Otmar*, *Ardan* < *Iordan*, *Bălan*, *Bulc*, *Balomir*, *Blaj*, *Bogomir*, *Bulbuc*, *Buteasa*, *Ciuruleasa*, *Corbu*, *Dâncu*, *Dej*, *Dezmir*, *Iara*, *Lupşa*, *Negru*, *Solomon*, *Solovăstru*, etc., etc., en Transylvanie; *Achim*, *Acsinte*, *Adam*, *Agafton*, *Agapia*, *Agiud*, *Ahmed*, *Albota*, *Badiu*, *Bădeasa*, *Băduleasa*, *Bălan*, *Bălani*, *Bălăneasa*, *Bălaşa*, etc. etc., dans la Roumanie d'avant guerre). Il y a encore les dérivés de *Ion*: *Ioniţă*, *Ionele*, *Ioneasa*, *Ioneşti*, *Ionuleşti*, *Oneasa*, *Oneşti*, etc. Il existe aussi en roumain *Alba* que Tamás (p. 188) ne veut pas entendre (voir I. Iordan, *Rumänische Toponomastik*, I, Bonn u. Leipzig, 1924, p. 34 etc.).

hongroise pour prouver le contraire [1], cette question, cependant, ne peut pas être résolue seulement par une recherche unilatérale et par l'interprétation subjective des sources historiques et archéologiques; mais comme J. Jung l'a déjà démontré dans *Römer und Romanen in den Donauländern*, Innsbruck, 1877, et dernièrement encore, surtout A. Dopsch, *Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung*, 2-e éd., I-re partie, Wien, 1923, II-e partie, Wien, 1924, et N. Iorga, *o. c.*, nous devons tenir compte aussi: 1) du parallélisme que nous présente l'évolution des autres « Romaniae » pour lesquels on a définitivement rejeté la théorie dite « théorie de la catastrophe » (Katastrophentheorie) et d'une « césure culturelle » (Kulturzäsur) intervenue en même temps que leur passage sous la domination des « barbares », notamment des Germains (Goths, etc.); 2) l'extension actuelle du peuple roumain par rapport à celle du passé, et les causes pour lesquelles elle n'est pas restée la même; 3) la vie sociale, passée et actuelle, du peuple roumain (spécialement la vie pastorale et rustique); 4) la langue et surtout les éléments étrangers de la langue roumaine, et ceux que celle-ci a donnés à d'autres langues, leur ancienneté et leur géographie; 5) la toponymie des régions habitées par les Roumains, actuellement et jadis, l'ancienneté des noms topiques d'origine roumaine et leur géographie.

D'après les dernières investigations, le territoire qui a donné naissance au peuple roumain, — différant quant à la langue de la population romane de Dalmatie, avec laquelle pourtant elle a de nombreux points communs — a été la région latinisée de l'Europe orientale, par conséquent la Mésie Supérieure, la Mésie Inférieure, ou en d'autres termes le royaume de Yougoslavie, le Sud-Ouest de la Bulgarie, la Bulgarie comprise entre le Danube et les Balkans, la Dobrodgea, l'Olténie, la région de la Valachie et de la Moldavie avoisinant au Danube, la région danubienne et maritime de la Bessarabie, jusqu'aux environs d'Akkermann (Cetatea-Albă), la Transylvanie, le Banat et la province de Sirmium [2].

---

[1] Consulter Tamás, *o. c.*, p. 49 et suiv.; Alföldi A., *A gót mozgalom és Dácia feladása (Egyet. Phil. Közl.*, LIII, 1929, p. 161—180; LIV, 1930, p. 1—20, 81—95, 164—170, et dans l'extrait); Buday A., *Van-e alapja a dákorománkontinuitás elméléténck?* dans *Emlékkönyv Dr. Klebersberg Kuno... emlékére*, Budapest, 1925, p. 127—137, etc.

[2] A. Philippide, *o. c.*, p. 518 et 657; cf. aussi Th. Capidan, *Romanitatea balcanică* (la romanité balcanique), Bucureşti, 1936, p. 58—59: «...Les Roumains actuels connus aux quatre coins du monde ne représentent pas seule-

La limite de ce territoire, au Nord, serait l'extrême ligne atteinte par la culture latine; au Sud, la frontière entre les cultures latine et grecque.

D'après C. Jireček [1], cette frontière commençait sur la rive orientale de la Mer Adriatique, à un endroit proche de la ville de *Lissos*, passant vers l'Est dans les montagnes des Mirdites et de Dacie, se continuant dans la Macédoine du Nord, entre *Skupi* et *Stobi* (ruines actuelles à l'endroit même ou le *Țârna* se jette dans le *Vardar)* elle entourait les villes de *Naissus* (Niš), *Remesiana* (Bela Palanka), tandis que *Pautalia (Küstendil)* et *Serdica* (Sofia) avec toute la région du Pirote demeurait la zone d'influence grecque. D'ici la frontière se dirigeait le long de la côte septentrionale des Balkans, jusqu'à la Mer Noire.

P. Skok place cette frontière un peu plus au Sud [2].

J'ai dit la *Mésie Supérieure* et la *Mésie Inférieure*, non seulement parce que ces provinces ont été parmi les plus latinisées dans l'Ouest, mais parce que les historiens romains Festus Rufius *(Breviarium rerum gestarum populi Romani*, VIII) et Eutropius *(Breviarium hist. rom.*, VIII, 2) lorsqu'ils nous parlent de la désertion de la Dacie (arrivée d'après les uns sous Maximus entre

---

ment les descendants de la latinité balcanique septentrionale et des régions latinisées de la rive gauche du Danube, mais encore de la péninsule entière telle qu'elle a existé après sa conquête faite par les Romains ».

[1] *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, I, dans *Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, Phil.-hist. Classe, Band XLVIII, Wien, 1901, I, p. 13 et 20; *Archeol.-Epigraphische Mitteilungen*, X, p. 44 et *Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911, p. 39; cf. aussi K. Kadlec, *Deutsche Literaturzeitung*, Berlin, XCIII—1918, p. 703—704; D. Scheludko, *Lateinische und rumänische Elemente im Bulgarischen*, dans *Balkan-Archiv*, III, p. 254 et suiv.; A. Bunea, *Incercare de istoria Românilor până la 1382*, p. 16—18 et suiv.; A. Philippide, *Originea Românilor*, I, p. 70—72; I. Șiadbei, *Le latin dans l'Empire d'Orient*, extrait de l'*Arhiva*, XXXIX—1932, p. 3—4; C. C. Giurescu, *Despre Vlahia Asăneștilor*, dans « Lucrările Inst. de Geogr. al Univ. din Cluj », IV—1928, p. 117.

[2] *Byzantion comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balcaniques*, dans *Byzantion*, V—1931, p. 371—372 (cf. aussi chez Th. Capidan, *Aromânii, Dialectul aromân*, București, 1932, p. 25, n. 1). Auparavant A. Philippide, *o. c.*, p. 70—72; G. Schütte, *Über die alte politische Geographie der nichtklassischen Völker Europas*, dans *Indogerm. Forschungen*, XV, p. 211—336, spécialement p. 298—299 (cf. K. Sandfeld, *Linguistique balcanique, Problèmes et résultats*, Paris, 1930, p. 17); C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Sudosteuropa*, V. Aus 500 Jahren vorrömischer und römischer Geschichte, 1. Teil: Bis zur Festsetzung der Römer in Transdanuvien, Wien-Leipzig, 1932, p. 160—161 (cf. aussi S. Pușcariu, *Dacoromania*, VII, p. 494).

235—238; d'après d'autres à la fin du règne de Gallienus en 268; enfin, d'après la plupart sous Aurelianus en 270—271 après J.-C.) ils nous montrent que «les Romains» et Flavius Vopiscus *(Divus Aurelianus,* XXXIX), falsifiant leur texte, que «l'armée et les provinciaux», les «peuples» ont été transférés là [1].

J'ai dit la *Pannonie,* parce qu'elle a eu d'étroites relations avec la Mésie et elle fut même, en partie, englobée dans la Mésie [2].

De même que dans le Noricum et dans Raetia la vie romaine n'a pas cessé lors de leur conquête par les Germains [3], malgré que Eugippius dans *Vita S. Severini,* c. 45, nous dise que l'année 488, au temps d'Odoakar: «Onuolfus vero praecepto fratris (i. e. Odoacri) admonitus *universos* jussit ad Italiam migrare *Romanos* [4]... Universi per comitem Pierium compellebantur exire», elle ne cessa pas, non plus, dans la Pannonie qui fut occupée par les Huns en 377, et qui en 588 fut livrée aux Avares, et la population passa de la «Pannonia Secunda» à la rive droite du Danube [5]: «sie lebte fort, wenn auch in veränderten, mitunter besseren Verhältnissen als früher» (Jung, *o. c.,* p. 182). Les relations que nous donnent Hieronymus [6], Salvianus [7] et Priscus [8] concernant ce sujet sont

---

[1] Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus,* XXXIII, que Vopiscus a également employé, en parlant de Licinius Gallienus dit seulement; «Et amissa tra s Istrum, quae Traianus quaesierat»,

[2] Voir A. Philippide, *o. c.,* I, p. 281, qui nous dit que la Mésie Inférieure comprend encore une partie du Sud des provinces de la Pannonie Supérieure et Inférieure; cf. aussi N. Iorga, *o. c.,* vol. II, p. 223.

[3] Voir Jung, *o. c.,* p. 182—184; Dopsch, *o. c.,* I, p. 106. 118—122.

[4] Cf. Jung, *o. c.,* p. 205, n. 2; Dopsch, *o. c.,* p. 134; A. Budinszky, *Die Ausbreitung der lateinischen Sprache über Italien und die Provinzen des römischen Reiches,* Berlin, 1881, p. 167; M. Friedwagner, *Über die Sprache und Urheimat der Rumänen in ihrer Frühzeit,* Halle (Saale), 1934, p. 648; N. Iorga, *o. c.,* vol. II, p. 14, 205 et 209. D'après Tamás, évidemment, ayant supprimé de «Eugippus» *(sic),* ce «bestes Analogon», nous ne devons pas lui donner l'importance que lui attribue Jung, *l. c.,* et Tr. Tamm, *Über den Ursprung der Rumänen,* Bonn, 1891, p. 76 et suiv., pour la continuité de la vie romaine de la Pannonie et de la Dacie.

[5] *C. I. L.,* III, p. 416; voir aussi Philippide, *o. c.,* p. 427.

[6] *Ep.,* CXXIII, 17.

[7] *De gubernatione Dei,* V, 8.

[8] Prisci *exc.,* p. 193 (éd. Bonn). On trouve, en roumain, la traduction complète du passage, p. 190—194, chez Philippide, *o. c.,* p. 785—787, qui nous indique qu'on parle d'un «Grec» citoyen romain (et non de «ein Römer», comme avance Jung, p. 183). Cf. aussi V. Grecu, *Cetăţeanul roman din Priscus dela curţile lui Attila,* dans *Codrul Cosminului,* VIII—1933/34, Cernăuţi, 1934, p. 432—438, qui conclue que, «si un citoyen romain, négociant grec, tombé

concluantes. À l'appui de ce qu'ils avancent se joint aussi la note d'un chroniqueur syrien qu'on trouve chez C. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911, p. 95: «Les Avars et les Slaves disaient aux habitants: Semez et récoltez, nous ne vous retiendrons qu'une partie» [1].

P. P. Panaitescu relève de même dans la critique qu'il fait du livre de P. Mutafčiev, *Bŭlgari i Rumăni v istorijate na Dunavskitĕ zemî*, Sofia, 1927 (*Revista Aromânească*, I, 1929, n⁰ 1, p. 18), que dans le traité entre Attila et Théodore II il est fait mention des foires tenues par les Huns auxquelles les habitants de l'Empire d'Orient pouvaient aussi participer (Prisci *exc.*, p. 168, éd. Bonn) que la population des régions danubiennes a souvent été favorable aux barbares: la cité de Viminacium a été livrée aux Huns par la population même.

Si les monuments écrits ne sont pas assez éloquents sur la vie romaine de la Pannonie, par contre, les découvertes archéologiques, notamment celles numismatiques, ont mis à jour les régions où cette vie s'est maintenue. En aucun cas la vie rurale et pastorale romaine n'a pu cesser, car, sans elle, le pays n'aurait pas survécu sous la domination des Huns et des Avars [2].

Jusqu'au XIII-e siècle, à la destruction des Avars, la langue romane de Pannonie s'est formée sous les mêmes influences illyriques et mésiques (donc thraces) que la langue roumaine des deux Mésies et de Dacie. Des conditions identiques de développement supposent des résultats identiques. Nous pouvons donc supposer d'une manière évidente, que la langue romane de la Pannonie a été identique, ou du moins a eu des ressemblances très proches, à la langue roumaine, elle en a (peut-être) été un dialecte. Si cette langue avait subsisté et s'était tenue isolée, très probablement elle aurait pris un aspect, en grande partie, différent de la langue roumaine actuelle. Mais cette langue ne fut isolée ni avant le VIII-e siècle, ni ultérieurement.

---

entre les mains des barbares, n'a pas senti la nécessité de retourner dans l'empire, les anciens éléments romains, établis depuis plus longtemps dans les provinces occupés par les barbares, en auront senti d'autant moins la nécessité» (p. 438).

[1] Consulter A. Philippide, *o. c.*, p. 422, note.

[2] Voir A. Alföldi, *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonia*, dans *Ungarische Bibliothek*, Reihe I, Heft 10 et 12, et *Ungarische Jahrbücher*, III et IV; J. Pfister, *Pannonien in politisch-geographischen Betrachtung*, dans *Ungarische Jahrbücher*, VIII—1928, p. 152—153; et spécialement Pleidell A., *A magyar várostörténet elsö fejezete*, c. III, dans *Századok*, LXVIII—1934, p. 166—200.

Cette population a dû conserver et transmettre aux peuples installés plus tard en Pannonie, le petit nombre de noms topiques anciens qui s'y sont conservés: *Sirmium* > *Sĭrmĭ* > *Sremŭ*; *Arrabo* > *Rabo* > hongr. *Rába* > tchéc. *Rab* > allem. *Raab*; *Salla* > hongr. *Szala* > *Zala*; *Savus, Saus, Sava* > *Sava*; *Dravus, Dravis, Draus* > *Drava*; *Colapis* > *Kulpa*, etc.

En effet, c'est de cette population à la langue ressemblant au roumain actuel qu'a pu nous parvenir la forme *Zelice*, le diminutif de *Zala*, près duquel on conserve dans *Chron. Pict.*, ed. M. Florianus, I, 2, p. 160: « iuxta fontes rivorum *Zala* et *Zelice* ». On connaît la particularité caractéristique de la langue roumaine de transformer le *a* atone en *ă*, que les étrangers rendent, dans la prononciation et l'écriture, en *e* [1].

Le même phénomène, amené cette fois par un suffixe d'origine romane (cf. *-uț, uță*, it. *- uzzo, -uccio* < *-uceus*, voir G. Pascu, *Sufixele românești*, Bucarest, 1916, p. 159) nous le retrouvons dans le diminutif de *Raba*, attesté d'abord chez l'Anonyme du Roi Béla, c. 50, ensuite dans de différents documents commençant par l'année 1220: *Rabuca, Rebuca, Rebuce* dont se sont formés les formes actuels *Rábca* et *Repce, Répce* [2].

---

[1] *Zelice* = « *Kis Zala* » = « *Zala* la mineure » interprète aussi Ortvay *T.*, *Magyarorsz. r. vizr.*, II, 429—30 (cf. Pauler Gy., *A. m. nemz. tört.*[2], p. 427, n. 204), interprétation juste comme l'indique l'expression « utraque Sala », cité par lui. Voir pour plus de détails: chez N. Drăganu, *Românii în veac. IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticei*, București, 1933, p. 164—165.

[2] Voir pour plus de détails chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 166—167. I. Kniezsa dans le pamphlet *Pseudorumänen(?) in Pannonien und in den Nordkarpathen*, Budapest, 1936, p. 193 et 204, il part d'un mot slave subsistant *Rabica* (de même que J. Melich, *A honfoglaláskori Magyarország*, Budapest, 1925—1929, p. 379—380; mais celui-ci plus prudent donne **Rabica* avec astérique). **Rabica* ne peut pas être le radical de l'allemand *Rabnitz* qui, comme l'a si bien démontré E. Schwartz, *Flusznamen und Völkerbewegungen in Oberpannonien*, dans *Z. f. slav. Phil.*, I—1924, p. 330; < slav. **Rabanica* < *Rabana* < lat. *Arrabona* = *Arrabo* > *Rabo* > hongr. *Rába*, tchéc. *Rab* > allem. *Raab*. Toutefois Kniezsa a l'aplomb de qualifier l'explication donnée plus haut de « überflüssiges, je kritikloses Vergehen » (p. 193). D'ailleurs tout le livre de Kniezsa n'est qu'une série d'audaces et de mystifications. Il se mêle de faire la critique des œuvres philologiques roumaines sans même connaître la langue (il ne sait même pas lire le mot *Zima* = *Sima* = *Simion*, nom slave qu'il aurait dû connaître, il le lit *Šima* et le fait dériver de l'hongrois *sima* « glatt », p. 122 etc.). Naturellement, lorsqu'il n'emploie pas d'interprète (Tamás), ne comprenant pas le texte, il parvient à attribuer à l'auteur des choses qu'il n'a pas dites, et ainsi à combattre des affirmations qu'il n'a pas faites, etc. Il établit des lois phonologiques (cf. p. 54, où il nie l'existence d'un roumain *Florea*, qu'il aurait très bien pu trouver, en

J'ai désigné la *Péninsule Balcanique*, comprenant non seulement la Mésie qui s'est étendue parfois jusqu'à la rive gauche du Danube, mais encore toutes les autres régions latinisées, jusqu'à la ligne de démarcation, mentionnée plus haut, à l'exception de la Dalmatie où la langue latine a pris une orientation différente de la langue roumaine.

Le gros de la population romaine, à la vie romaine la plus intense de l'Europe orientale, a été dans la Péninsule Balcanique, notamment en Mésie, qui a été assujetie à la latinisation pendant 400 ans environ. C'est là que nous trouvons le plus grand nombre d'inscriptions, c'est là que fut transbordée la population de la Dacie, c'est donc là, que nous devons chercher le centre de formation du peuple roumain et de la langue roumaine.

Malgré que, en 602 après J.-C. on parle la dernière fois de la population romaine de Mésie, cependant par le fait que la population de Mésie parle plus tard une langue encore plus roumaine, elle aurait dû subsister. Nous ne pourrions pas nous expliquer autrement comment sont parvenus aux Slaves de la région danubienne du Sud, des noms topiques tels que: *Oeneus* > *Una*; *Timacus* > *Timok*; *Almus* > *Lom*; *Cebrus* > *Cibrica*; *Augustus* > *Ogost*; *Oescus* > *Iskăr*; *Utus* > *Vid*; *Asamus*, *Asemus*, *Asimus* > *Osăm*; *Jatrus* > *Jeter*, *Jantra*; *Bononiae* > *Bŭdinŭ* > *Vidin*; *Florentiana* > *Florentin*; *Ratiaria* > *Arčar*; *Serdicae* > *Srĕdecĭ*; *Castellum* > *Kostol*, *Kostolac*; *Utus* > *(Somo)vit*; *Nikopolis* > *Niküp*; *Naissus* > *Niš*; *Durostorum*, *Dorostorum* > *Dristria*, *Silistra*; *Trajanus* > *Trojan*; *Roman(ia)* > *Hŕman*, *Hŕmanija*, etc[1].

J'ai désigné la *Dacie* car, partant des conclusions controversées en tant que texte et bonne foi de Flavius Vopiscus, appuyées sur les ouvrages de Sextus Aurelius Victor, Eutropius et Festus Rufius

---

même temps que d'autres exemples de ce genre, en très grand nombre chez Iordan, *Diftongarea lui* e *și* o *accentuați în pozițiile* ă, *e*, Iași, 1921, p. 247) et de dérivation inexistantes (cf. p. 148, 188, etc., où, comme Tamás, il dit qu'on ne peut former avec des noms de personnes des noms roumains topiques; ça ne lui convient guère d'admettre cela). Il affirme des choses excessives comme « das rumänische Christentum selbst im wesentlichen slawischen Ursprungs ist » (p. 66) etc., etc. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur toutes les audaces grandiloquentes de Kniezsa. Je les exposerai ailleurs.

[1] C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, etc., Wien, 1901—1904, I, 33; D. Scheludko, *o. c.*, p. 259; P. Skok, *Dunaj et Dunav*, dans *Slavia*, VII—1929, p. 729 et *Zu den rum. Orts- und Personennamen auf skr. Gebiet*, en *ZRPh.*, XXXVIII—1917, p. 552; J. Melich, *A honfoglaláskori Magyarország*, p. 72—82, 195—198; A. Philippide, *o. c.*, I, p. 454—456; etc.

qui ne mentionnent que le déplacement des « Romains »[1], et ayant en vue les analogies si éloquentes de Noricum, Raetie et Pannonie[2] dont j'ai parlé plus haut, on ne peut admettre la désertion complète de la Dacie, qui, aujourd'hui possède la plus nombreuse population roumaine.

Même si « la théorie de la continuité, conçue sous une forme absolue, est aujourd'hui insoutenable, en réalité, lors de l'évacuation de 275, un grand nombre, sans doute la majorité des habitants sont restés dans la province, surtout dans les régions montagneuses de la Transylvanie et de l'Olténie septentrionale; le reste de la population a suivi les légions romaines sur la rive droite. Il peut, difficilement être question d'une évacuation générale. Il dut rester dans les campagnes un grand nombre d'anciens habitants qui vivaient en bon accord avec les Goths et n'avaient aucun intérêt à abandonner la province »[3].

Le fait qu'en Dacie les inscriptions ainsi que le monnayage cessent entre les années 260—268 ne veut rien signifier; c'est un simple hasard. En Mésie aussi les inscriptions s'arrêtent en 287,

---

[1] Au sujet de cette question consulter Petru Maior, *Istoria pentru începutul Românilor în Dacia*, ed. III, Budapesta et Gherla, 1883, p. 30—54; A. Philippide, *o. c.*, p. 420—427; N. Iorga, *Le problème de l'abandon de la Dacie par l'empereur Aurélien*, dans la *Revue hist. du sud-est européen*, I—1924, p. 37—58, et *o. c.*, p. 324—353; M. Friedwagner, *o. c.*, p. 645 et suiv.; L. Tamás, *o. c.*, p. 64—68, n. 47 et p. 106; G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele istoriei Românilor*, vol. IX et X. *Părăsirea Daciei*, Vopiscus et Eutropius, Bucureşti, 1936 (Introduction); C. C. Giurescu, *o. c.*, I, p. 162 et suiv. Celui-ci relève (p. 164) les contradictions du texte de Vopiscus qui commençe par l'affirmation: « Cum vastatum Illyricum et Mœsiam deperditam videret », pour continuer: « Daciam.. sublato exercitu et provincialibus reliquit... abductosque ex ea populos in Mœsia collocavit ». Dans ces ouvrages on trouve la bibliographie nécessaire complète.

[2] On peut encore citer de Ammianus Marcellinus, XXV, 9, 2 (N. Iorga, *Rev. hist. du sud-est européen*, I, 52—53); cf. Friedwagner, *o. c.*, p. 647, n. 5) un passage dans lequel on parle du refus des colons romains de quitter la ville de *Nisibis* (au temps de Jovianus, 363—364): «manusque tendentes orabant ne imponeretur sibi necessitas abscedendi, ad defendendos penates se solos sufficere, sine adjumentis publicis...». Mais le commandant romain ne s'est pas laissé fléchir:« intra triduum omnes jussit excedere mœnibus.. Adpositis ita compulsoribus, mortem, siqui distulerit egredi, minitantibus... ». Ce procédé du commandant, qui est explicable vis-à-vis d'une ville, est cependant impossible pour un pays tout entier.

[3] L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, Paris 1904, p. 316—317. Même P. Hunfalvy, *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, Wien und Teschen, 1883, p. 13—14, est obligé d'admettre que ce n'est pas été toute la population romaine qui a abandonné la Dacie.

et la fabrication de la monnaie à Viminacium en 240 après J.-C.[1] Toutefois, en Dacie, les monnaies continuent de circuler jusqu'à la 2-e moitié du V-e siècle [2], ce qui prouve qu'il se trouvait là une population qui en avait besoin. Et s'il nous faut donner une attention toute particulière aux inscriptions, nous devrions aussi nous demander pourquoi cette évacuation d'un si grand nombre d'habitants, n'a laissé absolument nulle trace dans les mouvements et les inscriptions de la Mésie [3].

Par les inscriptions, on ne peut tirer de conclusions que pour les habitants des villes, sur le nombre différents des éléments et sur le progrès de leur latinisation ; mais on ne peut rien dire sur la population rurale et pastorale sans laquelle un pays ne peut exister [4].

De la langue des Daces n'ayant pas subi l'influence latine, il nous est trop peu resté pour que nous puissions nous en faire une idée. Nous ne savons pas non plus sous quel aspect se présentait la langue romane parlée en Dacie jusqu'à sa transformation. Nous pouvons, cependant, affirmer qu'elle n'a pas dû être trop différente de la langue de Mésie, d'autant plus qu'une partie de la Dacie (l'Olténie, la Transylvanie et le Banat) fait partie de la Mésie Supérieure [5]. Sans doute c'est une exagération que de parler de « eine Bevölkerung verwandten Ursprungs » dans le Danube septentrional, par rapport à la population de la Mésie, et d'une langue néolatine dans la Dacie, différente de celle de la Mésie [6]. On ne pourrait parler que de la disparition possible d'une de

---

[1] Voir Philippide, *o. c.*, p. 353 et 406 ; Friedwagner, *o. c.*, p. 645, n. 4 ; N. Iorga, *Ist. Rom.*, vol. I, 2-e partie, p. 321.

[2] Voir C. Goos, *Chronik der archäologischen Funde Siebenbürgens*, Hermannstadt (Sibiu), 1876 p. 132—138 et N. Iorga, *o. c.*, vol. II, p. 173.

[3] C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, Bucureşti, 1935, p. 109.

[4] C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, p. 104 et suiv. ; Tr. Tamm, *o. c.*, p. 73—75 ; N. Iorga, *o. c.*, vol. II, p. 9.

[5] Cf. Philippide, *o. c.*, p. 420 et 854 ; Friedwagner, *o. c.*, p. 645, n. 3.

[6] H. Tiktin, *Rumänisches Elementarbuch*, Heidelberg, 1905, p. 11 ; Tamás, *o. c.*, n. 86. Philippide, *o. c.*, I, 659 (pas 658 comme Tamás l'écrit) ne parle pas d'une langue néolatine distincte dans le Danube septentrional, mais seulement du fait qu'une population romaine était demeurée là, « sur la rive gauche du Danube », que si elle a gardé sa langue, cette langue a subi certaines modifications dûes aux emprunts à la langue des Roumains immigrants. Il y a, certes, une grande distance entre les modifications par emprunts et une langue nouvelle. Philippide sait très bien que « les Daces ont contribué à la formation de la nation roumaine » non seulement en Dacie, mais aussi bien en Mésie Supérieure et surtout dans la Mésie Inférieure. En ceci, du moins, il ne peut se contredire dans la mesure que lui attribue Tamás.

ses parties, qui possédait des éléments latins plus rares, en une langue barbare (gothe, gépide, slave), et de la conservation de l'autre jusqu'à l'arrivée des Romains du Danube du Sud, qui l'ont fortifiée et rendue à une nouvelle vie.

Par conséquent on ne peut établir ni la proportion des habitants romains de la province et de ceux qui sont devenus romains[1], par rapport aux Daces (Dacisci) non latinisés, parmi lesquels, les Carps, vaincus par Galerius, ont été transférés sur le territoire romain au Sud du Danube, comme l'indique la localité *Carporum vicus*[2]. O. Densusianu nous parle de la « conservation d'un certain élément romain en Dacie même après l'abandon de cette province par les légions romaines »[3]. Quant à Philippide, il croit que « de l'ancienne population romaine de la rive gauche du Danube, seulement quelques restes de population ont émigrés sur la rive droite du fleuve, les autres sont restés sur place »[4].

Mais il est certain que, la Dacie étant «concédée» par les Romains aux Goths « fœderati » (271—275), « quos diuturnitas nimis validos ac prope incolas effecerat »[5], le sort de cette population au temps de ces Goths, de même qu'au temps des Huns (375—451), des Gépides (453—456), des Avars (566—799) n'a pu être pire que celui des « Romains » de la Pannonie, Noricum et Raetia, etc.[6].

Si les noms de *Cerna* (*Διέρνα, Dierna, Tierna, Ζέρνη, Zern]ensium], Tsierna), Bârzava (Bersovia, Bersobi[m], Timiș* (*Τίβισις, Τίβισκος, Tiuisco, Τιφήσας, Tibisia, Tibissus, Tibis[is]*), *Criș (Grisia, Grissia, Gresia,* avec *g* = *c*), *Mureș* (*Μάρις* = *Μάρι[σι]ς, Μάρισος,, Marisia, Marisius, Motru* (*'Αμούτριον, Amutria)* et *Buzeu* ou *Buzău* (*Μουσεός*) ont pu être reçus des Slaves et directement des Daces et transmis par eux aux

[1] La romanisation rapide de la Dacie s'explique aussi par le fait que la langue latine etait langue commune pour tous les colons venus «ex toto orbe Romano» (cf. Al. Graur, *Rev. Fund. Reg.*, III—1936, p. 669—672).

[2] Voir les citations probantes chez Philippide, *o. c.*, p. 289.

[3] *Histoire de la langue roumaine*, Paris, 1902, p. 302; cf. aussi p. 214: « conservation d'un élément latin, sans doute, assez important en Dacie et en Mésie ».

[4] *O. c.*, I, p. 659.

[5] Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXIV; cf. aussi Friedwagner, *o. c.*, p. 649, et N. Iorga, *o. c.*, vol. I, 2-e partie, p. 318.

[6] Cf. Jung, *o. c.*, p. 182—184; Dopsch, *o. c.*, I, p. X; N. Iorga, *o. c.*, vol. II, p. 197—198; Friedwagner, *o. c.*, p. 649; N. Drăganu, *o. c.*, p. 28—29 où l'on donne la bibliographie nécessaire. Je rappelle ici que C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, p. 166, ajoute que l'écrivain Joannes Lydus se référant à l'époque postérieure, à celle de Justinien, montre que les provinciaux romains preféraient une invasion de barbares à un arrêt de l'armée impériale chez eux.

Roumains et aux Hongrois (ils n'ont directement rien transmis aux Saxons) sous des formes modifiées à la nature de leur langue. *l'Olt* (*Ἀλούτας*, *Alutus* ou *Alitus*) a pu être conservé par les Roumains sous la forme de **Altu, Alt*, tel qu'on le retrouve dans les premiers documents reçus des autorités hongroises, et tel qu'il est transmis aux Saxons du XIII-e siècle (On ne peut pas expliquer la forme sax. *Âlt*, de *Olt*, mais seulement de *Alt*) par les Roumains, et qui ont ensuite reçu des Slaves et des Hongrois la forme *Olt* [1].

L'ancienne forme de *Ampoiu* est *Ampeium*, qui aurait dû donner en roumain **Ampei* ou **Ămpei*, **Împei* (cf. *Trâmpoel*, *Trâmpoele)*. S'il n'était question que d'une graphie allemande (*ey* = *ay*), cette forme pourrait être reproduite de *Ompey*, selon qu'elle se trouve dans certains documents de la fin du XIII-e siècle et du commencement du XIV-e siècle (cf. aussi *Ompeicha* à côté de *Ompeicza* = *Ampoița*, diminutif roumain) [2]. Les Roumains ont reçu la forme actuelle *Ampoiu*, *Ompoiu* du hongr. *Ompoj* > *Ompoly* qui corresponde au roum. anc. **Ampei*, **Ămpei*, **Împei*.

Quant à *Dunăre*, c'est une forme purement roumaine, et pour plus de précision, nord-danubienne. Elle dérive du thrace **Donare* ou **Donaris* [3].

Parmi les noms cités plus haut ayant un phonétisme roumain, et, par conséquent, une descendance directe, on peut citer aussi *Criș* [4]. Si l'*u* de **Mutru*, **Amutrus* ou *ad Mutrum*, forme qui se

---

[1] Voir tous les détails et la bibliographie complète chez N. Drăganu, *o. c.* : *Cerna*, p. 237—242 ; *Bârzava*, p. 242—244 ; *Timiș*, p. 244—248 ; *Criș*, p. 313—319 ; *Mureș*, p. 496—499 ; *Motru*, p. 276 ; *Buzeu*, p. 248—250 ; *Olt*, p. 536—540.

[2] *Id.*, *ib.*, p. 489—494 ; *Abrud* (anc. doc. *Obruth)* ne peut pas provenir du dace **obrudi-* > **obrudz* (cf. gr. *ὄβρυζον*, *ὀβρύζη* lat. *obryzum*, *obryza* « aurum purum »), car le groupe *-br-* donne *-ur-* en roumain, et dérivent du slave : *obъ* + *rŭd*, *rud* « rot », « rötlich » (cf. *obrъdati se* « erröten »), probablement à l'origine n. pers. *(id.*, *ib.*, p. 485—489). L'identification d'*Argeș* avec *Ὀρδησσός*, d'Hérodote n'est pas certaine ; il ne peut être séparé des autres *Argeș*, *Argheș* ou *Ardeș* et il est peut-être d'origine pétchénègue ou coumane *(id.*, *ib.*, p. 530—532). *Mehadia* n'a rien de commun avec *Ad-Mediam*, qui a dû donner **Ameazd*, mais d'après les documents il dérive du hongrois *Mihál*(y) † suf. top.*-d*.

[3] *Id.*, *ib.*, p. 576—581. Les observations de Kr. Sandfeld, *Linguistique balkanique, problèmes et résultats*, Paris, 1933, p. 142, n. 2, Friedwagner, *o. c.*, p. 652, 653, Tamás, *o. c.*, p. 168—169, ne peuvent pas écarter le caractère nord-danubien du nom *Dunăre*.

[4] S. Pușcariu, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, dans *Beihefte zur Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXVI, 75, et A. Philippide, *o. c.*, I, p. 457 ; cf. aussi N. Drăganu, *o. c.*, p. 313—319.

trouve à la base de *'Αμούτριον* et *Amutria*, était bref, phonétisme roumain pourrait avoir aussi *Motru* [1].

Après la conquête de la Pannonie Inférieure par les Huns et après l'abandon de la Dacie, le territoire de formation du peuple roumain et de sa langue a été réduit d'abord à celui occupé au Sud du Danube, ayant son centre en Mésie.

Au VI-e et VII-e siècles après J.-C. la pression slave a forcé les masses compactes des Roumains de Mésie de quitter leur domaine, et donc de transformer leur mode de vie, — qui, jusqu'alors était aussi urbaine, — en une vie plus pastorale et moins agricole.

Cette vie pastorale « émigrante » était avant tout « transhumante », ce n'était pas une vie de « nomade ». Elle était semblable à la vie des pasteurs romains décrite par Varron, *Res rusticae*, II, 1, 16, II, 2, III, 17 pour l'Apulie et II, 10 pour l'Illyrie [2].

En ce qui concerne l'ancien mode balcanique de transhumance et de vie nomade, nous trouvons de renseignements chez Anne Commène, laquelle, tout en constatant que *ὁπόσοι τὸν νομάδα βίον εἵλοντο (Βλάχους τούτους ἡ κοινὴ οἶδε διάλεκτος)* (*Alexias*, éd. Bonn, VIII, p. 393), parle quand même de *Ezeva* (Exeva) *'Εζεβάν, χωρίον... Βλαχικόν*, « oppidum Valahicum » près d'Andronie (V, p. 138).

Il y a un passage particulièrement intéressant de Kekaumenos (dans B. Wassilewsky, *Sovĕty i raskazy vizantijskago bojarina XI vĕka*, St. Petersbourg, 1881, p. 90), relevé par Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel*, p. 64, dans *Sitzungsber. d. Wien. Ak. d. Wiss.*, Phil. hist. Cl., XCIX, p. 498 (cf. aussi Th. Capidan, *Românii nomazi*, dans *Dacoromania*, IV, p. 201): *τὰ κτήνη καὶ φαμιλίαι αὐτῶν εἰσιν ἀπὸ 'Απριλλίου μηνὸς ἕως Σεπτεμβρίου μηνὸς ἐν ὑψηλοῖς ὄρεσι καὶ ψυχοτάτοις τόποις.*

Je n'insisterai pas sur les Valaques demeurés dans les montagnes de Haemus ou Balkans, Pinde, Thessalie, Macédoine, au Sud-Ouest de Bulgarie, etc., quoiqu'on en fasse mention dès le VIII-e siècle dans une annotation des commentaires du monastère Kastamunitu, et l'historien byzantin Kedrenos nous dit que les « Valaques voyageurs » ont tué en 976, entre Prespa et Castoria, David le 4-e fils du comte Şişman. Une charte de 980 rappelle la souveraineté donnée

---

[1] A. Philippide, *o. c.*, p. 456; G. Weigand, *XXVI—XXIX. Jahresbericht*, p. 73, mais quoiqu'il reconnaisse l'identité de *Motru* avec *Amutria*, il croît qu'il ne peut pas avoir sa forme actuelle « die lautgerechte rumänische Entwicklung ».

[2] Cf. aussi ce que nous donne Thallóczy, *Illyrisch-Albanische Forschungen*, I, 40 et suiv. de Lucius Junius Moderatus Columella, *De re rustica* libri XII.

à son aïeul « Niculiţa » sur les Valaques de l'Hellade [1]. Les différentes *Valachies* (Valachie de l'Hellade, Grande et Petite Valachie, « Anovlacha », « Palia-Vlachia » ou Ancienne Valachie) sont de bonne heure cités par les auteurs byzantins [2].

En fin, des noms tels que: *Băiasa* < *Vavïssa* (gr. *Voïusa*, *Vovusa*), *Lăsun* < *Elason*, peut-être *Sărună* < *Salona* (mais cf. aussi l'app. *sărună*) qui gardent des phénomènes caractéristiques à la langue roumaine, nous montrent que, même si les suppositions des philologues concernant une descente des régions plus septentrionales des Aroumains (Roumains de Macédoine) [3] paraissent être fondées; l'opinion historique de leur continuité, du moins partielle, des lieux qu'ils occupent aujourd'hui, ne peut être complètement abandonnée [4].

II. LES ROUMAINS DE LA PANNONIE ET DE LA MORAVIE

Le peuple roumain a eu deux grandes routes d'expansion du centre commun de la Mésie vers le Nord. La première, vers la Pannonie, et d'ici, vers le Nord-Est jusqu'en Valachie morave, la Silésie et la Galicie. La seconde du côté des montagnes du Banat lesquelles, au-delà du Danube, se rattachent immédiatement aux monts Balcaniques; de même du côté de l'Olténie, vers les « Munţii Apuseni » (ou Carpathes occidentales) d'une part, où ils ont rencontré des éléments autochtones, et d'ici vers le Nord-Est sur la vallée de Tisa et de Someş; d'autre part, sur le sommet des Carpathes, d'abord vers le Nord-Ouest et dans la Plaine de l'Ardéal.

---

[1] Voir les citations concernant ce sujet chez Th. Capidan, *Dacoromania*, IV, I, p. 199—200; *Revista filologică*, I, p. 161; *Aromânii, dialectul aromân*, p. 7; N. Drăganu, *o. c.*, p. 593—594.

[2] Voir les textes qui en font mention chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 612—613.

[3] Th. Capidan, *Macedoromânii*, dans *An. Inst. naţ. din Cluj*, IV, p. 177—180; cf. aussi *Aromânii, Dialectul aromân*, p. 22—30.

[4] *Kekaumenos* nous parle d'une fuite vers le Sud des Valaques habitant près de la « rivière Save ». Il écrit vers 1070 (cf. Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel*, p. 58, 60 et suiv., et N. Drăganu, *o. c.*, p. 20—21 où l'on fait les renvois nécessaires). Quant au bannissement des Valaques par les Hongrois dans la Macédoine et vers Salonique, *Anonymi Descriptio Europae orientalis* de 1308 (éd. Dr. O. Gorka, Cracovie, 1906, p. 13—14) nous en parle.

Les cartes géographiques, publiées jusqu'ici dans l'«*Atlasul Linguistic al României*» [1], nous indiquent exactement les mêmes routes. Elles nous expliquent aussi qu'après l'abandon de la Dacie, les Roumains autochtones, descendants de ceux qui s'y fixèrent (en Dacie), ont dû se maintenir dans les régions de l'Ouest et du Nord-Ouest, car autrement «on ne comprendrait pas pourquoi les innovations venus du Sud auraient été arrêtées dans leur expansion, non par d'autres innovations parties de l'Ouest et du Nord, mais par une barrière de mots et de formes anciennes d'origine latine» [2]. Il s'agit de *arină, Sâmedru, nea, aiu, păcurar, june, cuminecătură, pedestru, Sânicoară, ceteră, cotătoare, moare,* etc., qui ne s'emploient que dans ces régions-là, tandis que dans les autres nous trouvons des éléments slaves ou des formations nouvelles: *nisip, Sfântul Dumitru, zăpadă, omăt, cioban, mocan, tânăr, flăcău,* etc.; *grijanie, împărtăşanie, Sfântul Neculai, vioară,* etc.; *oglindă, zeamă de varză,* etc.

D'après ce qui ressort de l'exposé de l'Anonyme du roi Béla (c. 11): «Et mortuo illo [Athila] preoccupassent Romani principes terram Pannonie usque ad Danubium, ubi collocavissent pastores suos», l'expansion vers la Pannonie a dû commencer après la mort d'Athila qui les avait bannis («rex Athila... de terra scithica descendens cum ualida manu in terram Pannonie uenit: et fugatis Romanis regnum obtinuit», c. 1). Cela ne signifie pas que le lendemain «après la mort d'Athila», mais dans l'intervalle qui la suivit jusqu'à la venue des Hongrois, et surtout après la défaite des Avars (en 796), lorsque toute la Pannonie est restée, suivant Einhard, «vide de population» [3] et lorsque la domination politique que lui imposèrent les prince slovaques de Nitra y amena aussi quantité de colons du Nord, par conséquent de colons tchéco-slovaques [4].

Ces «pasteurs romains», ayant en vue leur origine, ont été considérés comme même peuple que les *Valaques* arrivés plus tard en Pannonie, spécialement après la pénétration des Slaves

---

[1] Voir le prospectus et S. Puşcariu, *Les enseignements de l'Atlas linguistique de Roumanie*, dans *Revue de Transylvanie*, t. III, n⁰ 1, p. 13—22, et les cartes annexées.

[2] Id., ib., p. 21.

[3] *Vita Karoli Magni*, c. 13 (4-e éd., Hanoverae, 1880, p. 11—12): «vacua ommi habitatore Panonia et locus in quo regia Kagani erat ita desertus, ut ne vestigium quidem in eo humanae habitationis apparant».

[4] L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, T. I, Paris, 1923, p. 83.

en Mésie, malgré qu'ils n'avaient pas encore leur langue romane formée complètement (cf. l'Anonyme de 1308, *o. c.*, p. 13: « *blazi* qui et *olim* fuerunt *romanorum pastores* »). D'ailleurs les Roumains se sont partout appelés eux-mêmes *Roumains*, donc précédemment *Romains* [1].

L'Anonyme du roi Béla nous dit qu'à leur arrivée les Hongrois ont trouvé en Pannonie « Sclavi, Bulgarii et *Blachii ac pastores Romanorum* »; et il ajoute de nouveau: « Quia post mortem Athile regis terram Pannonie Romani dicebant pascua esse, eo quod greges eorum in terra Pannoniae pascebantur » (ch. 9). *Blachii ac pastores Romanorum* est une des expressions doubles ou parallèles de l'Anonyme pour mentionner un seul et même peuple [2].

Le même chroniqueur appelle les Roumains de Pannonie tantôt « Blachi », tantôt « Romains ». Il ajoute que ceux-ci ont résisté aux Hongrois à « Bezprem » (=Veszprém) mais, étant vaincus, « ils ont abandonné leur camp de Veszprem ...et se sont refugiés chez les Teutons » (c. 48 et 49). Il constate enfin que, de son temps encore, on retrouvait ces sortes de Valaques en Pannonie ou Hongrie: « Et jure terra Pannoniae pascua Romanorum esse dicebantur, nam et *modo pascuntur de bonis Ungariae*. Quid plura? » (c. 9) = « Et c'est à bon droit qu'il disait que le pays de Pannonie est le pâturage des Romains, car aujourd'hui encore les Romains paissent parmi les biens de la Hongrie. Que dire de plus? » La dénomination lui semble donc tellement naturelle et si conforme à la situation de fait, qu'il ne veut plus continuer la discussion [3].

Et les autres chroniques postérieures à *Gesta Ungarorum* d'où l'Anonyme aussi puise son inspiration, parlent des *Valaques* et

---

[1] Le nom de *Roumain*, n'est pas une preuve de l'origine dace, du peuple roumain, comme le croyait V. Pârvan, *Contribuţii epigrafice la istoria creştinismului dacoroman*, Bucureşti, 1911, p. 92 et suiv., ni de son origine balcanique, comme le croit Tamás, *o. c.*, p. 23—30. A. Philippide l'a clairement démontré, *o. c.*, I, p. 659—660.

[2] Cf. E. Moór, *Ungarische Jahrbücher*, VI—1926, p. 426; K. Schünemann, *ibid.*, p. 454, et N. Drăganu, *o. c.*, p. 15—16. L'*ac* du texte latin doit être compris d'une manière explicative et non copulative ce qui ne peut être, étant donn l'*et* précédent.

[3] Le texte doit être considéré tel qu'il est écrit et tel que D. Pais le traduit. Toute interprétation figurée et toute affirmation que l'Anonyme pense aux Roumains contemporains de l'Ardéal est erronée (Voir Jakubovich, *Emlékkönyv Dr. Gróf Klebersberg Kunó... emlékére*, p. 211; Tamás, *o. c.*, p. 216—217 et *Századok*, LXVIII, 1934, p. 214: Kniezsa, *o. c.* p. 217).

des «*Pascua Romanorum*». Ainsi Odo de Deogilo (a. 1147) qui confond *Pascua Romanorum* avec *pabula Julii Caesaris* [1], Ricardus dans son rapport du voyage du frère Julian dans *Ungaria Magna*, Thomás Archidiaconus Spalatensis (à la moitié du XIII-e siècle), *Chronicon pictum*, *Chronicon Dubnicense* [2].

Le moine Anonyme de 1308 les nomme « *Blazi*, qui et olim fuerunt *Romanorum pastores* » (p. 13). *Blazi* doit être lu *Blasi*, qui n'est que le pluriel slave *Vlasi*; c'est ainsi que le notaire anonyme du roi Béla appelle les Roumains de l'Ardéal cf. hongr. *olasz*, «italiens». Il les appelle encore des Pannoniens d'après la province qu'ils occupent et il ajoute: « *Panoni*, qui inhabitabant tunc panoniam, *omnes erant pastores romanorum, et habebant super se decem reges potentes in tota messia et panonia* » (p. 43—45).

La chronique russe du XII-e siècle parle également du banissement des « Valaques » de Pannonie par les Hongrois conquérants [3].

Avant le XIII-e siècle les choses ont dû se passer de la même façon que plus tard au XV-e — XVII-e siècles. Les écrivains hongrois S. Takács, *Rajzok a török világból*, II, Budapest, 1915, p. 296—300 et Szekfü Gy., *Magyar történet*, IV, p. 84, 88, 89—90, etc., montrent que de nombreux « pasteurs nommés valaques » (slav. *vlah*, hongr. *olách*) » ont immigré presque inaperçus, et pendant longtemps, dans la Hongrie au-delà du Danube et de là. en Moravie, surtout lorsque la Bosnie fut envahie par les Turcs, En 1627, Ferdinand, reconnaissant leurs mérites militaires, leur donne des *Statuta Valachorum* [4]. Il les nomme « pasteurs de nom valaque » parce qu'ils les considèrent slavisés, « Croathes », comme Kniezsa, *o. c.*, 174.

Quoique les documents témoignent que les Romains antérieurs au XIII-e siècle sont venus du Sud, Melich, Tamás et Kniezsa les considèrent « romains de l'Ouest », « *Walchen* », et cela parce qu'après la lutte de Veszprém ils se sont retirés vers l'Ouest, « in terram Theotonicorum » [5].

---

[1] Cf. N. Drăganu, *o. c.*, p. 13—14.

[2] Voir les citations chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 19.

[3] Voir le texte chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 22.

[4] *Glasnik srpskog učenog društva*, Knjiga peta, p. 22—24 (ap. N. Densusiauu, *Revoluţiunea lui Horia*, Bucureşti, 1884, p. 38—39.

[5] Melich, *o. c.*, p. 416; Kniezsa, *o. c.*, p. 216. Pais D., *Magyar Anonymus Béla kirdly jegyzöjének könyve a magyarok cselekedeteiröl*, Budapest, 1926, p. 129—130, voit parmi eux « une certaine population de pasteurs *valaques* qui parle une langue *romane*, c'est-à-dire d'origine *latine* ».

Or si, ni les uns, ni les autres n'ont été Roumains comment explique-t-on dans les langues hongroise, serbe, croate et slovène et allemande de l'au-delà du Danube des mots d'origine roumaine, tels que: s.-cr. *čutura*, n.-slov. *čutara, čutura*, hongr. *csutura, csutora* (a. 1624); *ficsor, ficsóros, ficsorkodni*; s.-cr., n.-slov. *kùstura, kostùra*, hongr. *kusztura, kusztora, kustora,*; n.-slov. *štriga, štrigon*, slovac *stryga, strygon, strygoja* qui dérivent du roum. *strigă* et de ses dérivés *strigoiu, strigoaie*, anc. *strigoniu, strigoane*; hongr. *berbécs, berbecs*; hongr. *brinza (brenza, bronza)*, n.-slov. *brînza, brînzov*, tch. — morav., slovac *brynza*, germ. dial. *Brinse, Brinsenkäse, Prinsenkäse*; hongr. *gujësztra, gulesztra*, (cf. *kurászló, kurásztra, gulásztra*, etc., d'autres régions); slovac *kurastra*, etc.; hongr. *palacsinta*, germ.-autr. *Palatschinken;* bav. *Blach* «verschnittener Hengst»; ča-cr., slov., slovac *càp*, hongr. *cap;* slov. *frúla*, hongr. *furugla, furuglya = furulya*; hongr. *csuta, suta*; slov. *golíba, kolíba, gràp, gràpa, lac, ploja, plójalica, struga*, etc., sans mentionner encore les formes hongr. *valaska, balaska (< valah)*, n.-slov. *lah (<vlah), vlàh, vláha* «eine Art Pfirsichbaum», plur. *vláhi* «ein Gestirn von sechs Sternen», *vláhovca* «eine Art Birne», etc. ? [1].

Pourquoi ne retrouvons-nous rien de semblable chez ces *Walchen* occidentaux auxquels pensent les savants hongrois? [2].

Pourquoi ne retrouvons-nous aucune empreinte, chez ces mêmes *Walchen*, ni dans la toponimie, tandis que certains dénominations topiques de Pannonie ne s'expliquent que par la langue roumaine? [3] Parmi celles-ci, il y en a d'assez anciennes pour pouvoir nous témoigner que l'Anonyme du roi Béla et de celui de 1308 rédigeaient d'après des faits vus par eux et par conséquent parfaitement connus.

Ainsi, on a, tout d'abord, les composés de *mál* que l'on recontre pour la première fois en 1219, à Hont, dans la forme

---

[1] Un atlas linguistique qui aurait en vue l'expansion géographique des mots cités et d'autres, pourrait donner des résultats éminemment instructifs.

[2] Pour leur langue cf. Th. Gartner, *Die Rätoromanischen Mundarten* (dans *Grundriss* de *Gröber*, p. 608—636) où l'on donne aussi la bibliographie (inclus. Ascoli, *Saggi Ladini* et les autres ouvrages de Gartner); Z. Gombocz, *Rätorománok*, dans *Egyet. irodalomtörténet*, Budapest, 1905, p. 873—884.

[3] Cf. L. Steub dans *Kleinere Schriften*, III, p. 156, dans lequel il attire l'attention au sujet des villages de «*Walchen*» ou «*Vici Romanisci*»; Jung, *o. c.*, p. 84, 166 et 167; E. Schwartz. *Walchen und Parschalkennamen im alten Norikum*», dans *Zeitschr. f. Ortsnamenforsch.*, I, 2, 1926, p. 91—99; Dopsch, *o. c.*, p. 136—141.

Zevlevmal (à Somogy en 1403: *Ze(w)lewmal ;* en 1473, *Zewlewmal*, etc.), et quels que soient les efforts de Tamás [1] et de Kniezsa [2] afin de prouver le contraire, selon que le montre les documents, il a le sens original de « mons », « promontorium ». De celui-ci s'est formé celui de « vinea » et de cet autre-ci, par fausse interprétation, celui de « südwärts gelegene Berglehne », étant donné qu'on plantait les vignes du côté du soleil.

Ce « *mál* » ne peut pas être identique au « *mál* » hongrois « pellis subventralis », « Wamme » de qui le sens de « mons » n'aurait pu évoluer, car il n'a jamais le sens de « Brust », terme de tannerie dérivé du germ. *Mal* « Fleck als ein angeborenes oder natürliches verschieden gefärbtes Zeichen am Körper » et signifie, à l'origine, « peau d'une autre couleur du ventre » ou « du goître » des animaux sauvages, habituellement tannée, pour servir comme doublure; il n'a donc aucun rapport avec le hongrois *mell* « poitrine », qui n'a nulle part la forme *mál* [3]. Étant donné qu'on ne trouve pas dans la langue hongroise de mots d'origine albanaise, il ne peut donc dériver que du roumain *mal* (< *alb. mal'*).

Nous avons de même: « Vallis *Borbath* », a. 1279/1367 du com. de Somogy, dont nous devons reconnaître le roumain: *Bărbat*, *Mencshely* < *Menčel* (*Menchel*, a. 1284, etc.) qui se trouve aujourd'hui près de la colline de *Halomhegy* et ne peut être séparé de la forme nord-carpathique *Menčel* du roumain *Muncel ; Csût* (*Chuth*, vers 1269) qu'on n'a pu expliquer autrement que par le roumain *Ciut* < *ciut* < alb. *tε šut ; Furkó*, a. 1276, de n. pers. rom. *Furcă* souvent attesté [4]. *Picsor* (*Pichord*, a. 1235) [5] *Septe*, *Söpte* (a. 1361, etc.) etc., pour ne point parler de *Vlah*, a. 1275, que Kniezsa, *o.*

---

[1] Cf. la dernière fois, *o. c.*, p. 202—207.

[2] *O. c.*, p. 160—161 où il reproduit l'argumentation de Tamás.

[3] Cf. Pungur Gy., *Magyar Nyelvör*, XXXV, p. 130, dont Tamás et Kniezsa ne veulent pas tenir compte.

[4] Voir les exemples, chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 84—85, n. 3. C'est une légèreté de la part de M. Kniezsa de douter de leur existence, *o. c.*, p. 55—56. Il aurait pu les controler étant donné que j'indique d'une façon précise le lieu où on les trouve attestés.

[5] Kniezsa, *o. c.*, p. 178, dit: « über den Ursprung des Namens können wir nichts Entscheidendes sagen », malgré cela il nie la relation avec le roumain « *picior* » parce que « der ON * *Picior* » ne se trouve pas « auf rumänischem Sprachgebiet ». Mais « *Picior* bei Komádi (com. Bihor) » que Kniezsa cite, ne se trouve pas sur le territoire roumain? On peut aussi ajouter : *Picioara* à Tecuci, *Picioreni* à Prahova, s'ils ne sont des hyperurbanisations de *Chicioara*, *Chicera*, et *Piciorul* determiné par un attribut fréquent dans la toponymie. Je relève aussi le prénom valaque *Pyczor* en Moravie (D. Crânjală, *Arhiva*, XLIII, 1936, pag. 219).

c., p. 173, considère comme un diminutif dérivant avec *ch* de *Vladislav ; Ola*, a. 1463 que Kniezsa *o. c.*, ne veut pas identifier à *Olah*, parce qu'il lui manque l'*h* (mais il l'a, au même endroit, confirmé avec *-h* de a. 1467) : *Olah-Ciklin* a. 1698 ; *Ola-Cziklin* a. 1773, germ. *Walachisch-Zicken*, de *oláh* auquel Kniezsa, *o. c.*, p. 174, donne la signification de « croate », et anc. *Sec* (*Zec* a. 1157).

Mais, les « pasteurs roumains » de Pannonie ne se sont pas arrêtés au Danube. Soit à cause de la contrainte des Huns, des Avars et des Hongrois, soit qu'ils aient été attirés par les pâturages des marais (« paludes ») et des montagnes (« montes ») de là-bas ; et cette dernière cause a été plus décisive que la première. Ils sont passé très tôt (et non à peine vers la moitié du XVI-e siècle, comme le soutenait récemment Szekfü, *Magyar történet*, V, p. 87 et suiv.) aussi sur la rive gauche du Danube, vers le Nord, en Moravie.

Déjà en 1113 on mentionne la « Villa *Staul* », aux environs de la ville de *Nitra*.

Une autre « villa *Staul* Tawarnicorum in paludibus » se trouve en 1268 et 1296 à la frontière de la com. Szakállos du com. Pozsony ou Komáron.

La 1-e en 1311, 1331, 1342 se nomme encore *Staul*. À la 2-e moitié du XIV-e siècle elle prend la forme *Stál* avec disparition de *u*, dans la prononciation hongroise (comme dans *Pál* = « Paul(us) », *Sál* = « Saul(us) »).

Kniezsa, *o. c.*, p. 146, soutient maintenant que ce *Staul* ne peut pas dériver du roum. *Staul* < lat. *stabulum*, devant lire *štaul*, et parce que « aus einem *s* im Ungarischen kein *š* werden konnte und auch dem. slaw. *st* im ungarischen immer ein *szt* nicht aber *st* entspricht » et «das rum. *staul* immer mit *s* ausgesprochen wurde». Il existe cependant dans la langue hongroise les prononciations tels que : *iskola* < lat. *schola*, *istálló* < it. *stallo*, *klastrom* < lat. *claustrum*, *alabastrom* < lat. *alabastrum*, *kristály* < germ. *Kristall* (cf. Balassa J. et Simonyi Zs., *Magyar hangtan és alaktan*, Budapest, 1895, p. 175, 182) et les mots roumains au XII-e siècle n'ont pu avoir une prononciation différente à celle latine (cf. surtout l'analogie du mot *Saul*(*us*) > *Sál*) et à celle italienne (cf. *stallo* > *hongr. istálló*). Nous avons même un mot roumain plus nouveau et rendu avec l'*š* hongrois : *struzsál* < *struji*, (voir Szinnyei, *M. Nyr.*, XXIII, p. 529 et *MTsz.* II, 431) et le slav *straža* > roum. *strajă* > hongr. *strázsa* (Szinnyei, *MTsz.*, II ; 430 cf. aussi *kustora* et *kusztora*, id. ib., I, 1259).

Toutefois nous pouvons lire aussi *Sztaul* (cf. *Sec*, *Secu* = *Zeku* = *Szék; Sor* = *Zor* = *Szor*, etc,, dans les documents contemporaines), et le hongr. *Stál* peut dériver et de cette forme.

Mais, outre ces considérations, les formes documentaires *Alastal, Olastal*, a. 1378, nous disent d'une façon claire qu'il s'agit d'un « staul » valaque ; et *Alustrar* a. 1356, *Alystar* a. 1532, nous renvoient même à un « staur » valaque.

C'est étonnant après cela que quelqu'un puisse encore penser (voir Kniezsa, *l. c.*) à un « lotharingisch-französischen Ursprung » qu'on ne connaît plus dans la langue hongroise. Des villages et des hameaux isolés « lotharingo-français » peuvent aussi exister mais roumains nullement !

Dans le même document où nous trouvons le mot *Staul*, donc 1113, se trouve aussi une « piscine *Lac* » qui ne peut être « auch . . . Schreifehler » comme Kniezsa le croît, *o. c.*, p. 153—154, car tous les éditeurs l'ont lu de la même manière. Il correspond exactement au *lac* roumain.

Aux sources de Nitra se trouve *Magura*, et aux celles de son affluent *Belanka* se trouve *Bella Valaška* ou *Valaška Bella* (au XVI-e siècle *Bella Valahorum)*, dans laquelle nous trouvons *Gaurov, Kopiletz*, etc.

Les Roumains de Moravie ont encore d'autres noms topiques dont la forme roumaine se maintient jusqu'à nos jours: *Valašsko, Meziriči, Grapa* = *Zgrapa* = « Groapa », *Magura* (en Silésie *Mahura*, forme qui peut appartenir à la prononciation tchèque, mais qui peut être aussi une preuve d'ancienneté, antérieure au XII-e siècle), *Gaurovy, Gahura, Lunga, Fagoska, Koliby, Kolibky, Kolibska, Redikanovo, Radikalno*, a. 1665, *Putyrky, Vlahovice, Hora Valašsky, Valachov*, etc. Ceux-ci, de même que les mots: *cap*, *galeta* (cf. aussi en prénoms *Galetka)*, *grun, kornuta, kurnota* ou *kurnuta, merinda* (cf. les prénoms *Merenda)*, *redykat, klag, kl'ag* ou *glag, stryga, strygon, strygoja, frombia, kurastva, dzer, koliba, brynza, urda, strunga, vatra, putyra, murgana*, etc., nous indiquent que ceux qui les ont légués ont autrefois parlé roumain. Ils ont cessé de parler leur langue vers le XV-e—XVI-e siècle seulement. C'est alors que *valah* a simplement signifié « pasteur » de même que *rumân* devenait, en Valachie, le synonyme de « iobag », en Moldavie, de « vecin », et *rëmër*, chez les Albanais, « pasteur » ou « paysan »[1].

[1] De ce qu'on a cité plus haut de *Anna Comnena* on peut remarquer que ce sens a apparu beaucoup plus tôt, dans le Sud.

Dans cette région, nous trouvons aussi dans la langue hongroise des mots d'origine roumaine. Ainsi à Nógrád (Novohradska stolice) nous avons: *ficsór, ficsúr, urda, csongár, (meg)esztringol* « bien frapper », à « Palocság » *demikát, domikát,* et à Zólyom (Zvolenska stolice) il y a une fleur appelée *oláh virág.*

À Árva (Oravska stolice), l'existence du peuple roumain est prouvée aussi par des documents au XV-e—XVIII-e siècle ayant « ab antiquo libertates » et des charges militaires [1]. *Dubova* de ce comitat est nommé aussi *Dubova Valahorum* ou *Oláh-Dubova.*

Les descendants des Valaques d'Árva, devenus Slaves, portent aujourd'hui encore des noms tels que *Valašek, Valaškov, Framusz* (= « *Frumos* »), *Kurtulik,* etc.

Au centre du comitat d'Árva s'étend *Magura*; là se trouve encore un *Minčol* = « Muncel ».

Le philologue hongrois Melich fait dériver du roumain *râu* le slave *rava, riava* (ruisseau de montagne, torrent) [2], mais il s'agit plutôt du roumain *reaua, raua,* le féminin articulé de *rău* «mauvais», car les ruisseaux rapides se nomment le plus souvent « *Valea-rea, Turbata, Valea Dracului*» [3].

Il est certain ensuite, que c'est de là que dérive, ayant le suffixe roumain *-uță* (d'origine latine, comme je l'ai montré plus haut), le nom de la rivière *Reucza* de Liptó (Liptovska stolice), a. 1260, *Rewucze* ou *Rewuche,* a. 1270, etc.

L'origine roumaine de *Reucze* paraît probable aussi par sa situation géographique dans le voisinage immédiat des villages roumains du comté d'Árva, ayant à l'Est *Magurka.* En effet, en 1598, ses habitants « census solvunt Valachorum cum sunt Valachi maxima ex parte ».

Dans Liptó, nous trouvons également *Magura, Koliby, Kolibiska, Strungi,* etc.

(A suivre)

N. DRĂGANU

[1] Voir les documents respectifs cités chez N. Drăganu, *o. c.*, p. 214—218.
[2] Slovak. *rava, riava,* en *Arch. f. slav. Phi..*, XXIV—1929, p. 312.
[3] N. Drăganu, *o.c.* p. 219—221.